

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 5 (1917)
Heft: 24

Artikel: Le respect : essai de psychologie morale
Autor: Bovet, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379987>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE RESPECT

ESSAI DE PSYCHOLOGIE MORALE

« Le respect s'en va. » — Si cela est vrai, devons-nous nous en affliger ? Et si nous pensons qu'il y a lieu de déplorer cette disparition du respect, en sommes-nous réduits à nous croiser les bras pour assister à ce départ, ou pouvons-nous de quelque façon retenir et ramener parmi nous ce sentiment ? Ces questions sont si évidemment actuelles que nous nous enhardissons à soumettre, sous leur forme un peu familière, à un cercle plus étendu quelques aperçus psychologiques menant à une conclusion morale primitivement rédigés pour un auditoire d'étudiants. Le sujet, sauf erreur, n'a guère été considéré jusqu'ici (1) sous l'angle sous lequel nous l'avons aperçu. Notre esquisse, les textes que nous avons groupés, amorceront peut-être une étude plus complète.

Nous tenterons successivement de décrire le respect, ses origines et ses effets, d'indiquer en bref quelques-unes des questions générales qui se posent à son sujet et, sans prétendre les résoudre complètement, de légitimer l'attitude qui, moralement, nous paraît recommandable dans tous les problèmes où le respect est en jeu.

(1) Cf. Roger BORNAND, *Le respect de l'enfant* (1914). Ces pages étaient déjà rédigées quand a paru l'étude de M. Bornand.

I

En essayant de décrire quelque chose d'aussi connu que le respect, nous n'échapperons pas au danger de formuler quelques truismes.

Le respect est un sentiment, — un sentiment qui a un objet ; et l'on doit ajouter, je crois, que cet objet est originaiement une personne, un individu déterminé. C'est par là que dès le premier abord le respect est apparenté à l'amour : nous respectons et nous aimons toujours quelqu'un. Sans doute on peut éprouver un sentiment de respect à l'égard des choses : tel lieu, telle institution, tel livre nous paraissent vénérables et il nous arrive de marquer par notre attitude extérieure ce respect que nous éprouvons à leur endroit, — mais l'analyse montre que ce sont là sentiments dérivés. Tous nos états affectifs s'étendent ainsi, en vertu d'une loi bien connue, de ce qui était leur objet primitif à d'autres objets, de nature diverse, dont les idées ou les images se sont associées à la première. Creusez le respect que vous avez pour des idées et pour des choses, vous trouverez à son origine le respect que vous avez, ou que vous avez eu, pour une personne.

C'est l'avis de saint Thomas en ce qui concerne les institutions : « Le respect que l'on a pour un précepte découle naturellement du respect que l'on a pour celui qui le donne. » (1)

C'est celui de Descartes : « Quand les païens avaient de la vénération pour des bois, des fontaines ou des montagnes, ce n'étaient pas proprement des choses mortes qu'ils vénéraient, mais les divinités qu'ils pensaient y présider. » (2)

(1) « *Ex reverentia praecipientis procedere debet reverentia praecepti.* » *S. theol.* II^a II^{ae} q. 104.

(2) *Traité des passions*, III^e partie, art. CLXII, De la Vénération. « La vénération ou le respect est une inclination de l'âme non seulement à estimer l'objet qu'elle révère, mais aussi à se soumettre à lui avec quelque crainte pour tâcher de se le rendre favorable. De façon que nous n'avons de la vénération que pour les causes libres que nous jugeons capables de nous faire du bien ou du mal, sans que nous sachions lequel des deux elles feront. »

J'accorde que cette analyse n'aboutira pas toujours. La part de l'inconscient est très considérable dans l'origine de tous nos sentiments : la naissance de nos respects remonte souvent à notre petite enfance, plus haut que n'atteignent nos souvenirs distincts. Mais cette recherche pourtant conduira assez souvent à des résultats précis pour que l'on soit encouragé à généraliser comme je viens de le faire : Le respect s'attache originairement à des personnes.

Il convient sans doute de faire ici une courte digression. Une théorie fameuse, celle de Kant, est diamétralement opposée à la nôtre. On la formulerait parfaitement en renversant le mot de Thomas d'Aquin. « *Ex reverentia praecepti procedere debet reverentia praecipientis* », dirait Kant. Si le respect est un sentiment, c'est un sentiment tout à fait à part, que l'on ne peut aucunement rapprocher ni de l'inclination, ni de la crainte. « Il se produit de lui-même par l'effet d'un concept de la raison. Il s'adresse à quelque chose qui ne peut être considéré ni comme un objet d'inclination, ni comme un objet de crainte, bien qu'il ait quelque analogie avec ces deux sentiments. L'objet du respect est uniquement la loi... Le respect que nous avons pour une personne est en réalité le respect de la loi (de l'intégrité, etc.) dont cette personne nous donne un exemple. » (1)

J'ai cherché à faire voir naguère, dans cette Revue même (2), l'insuffisance psychologique de cette doctrine ; je n'y reviendrai pas. Aux kantiens qui pourraient se trouver parmi mes lecteurs je suggèrerai seulement une réserve mentale qui leur permettra de continuer à me lire sans engager leur opinion. En parlant du respect de la loi morale, Kant le nomme *Achtung* ; le respect pour les personnes, dont je traite, va dans les dictionnaires sous le terme de *Ehrfurcht*. Peut-être s'agit-il de deux sentiments différents. On pourrait ainsi rester à la fois dans l'orthodoxie kantienne et dans la vérité psychologique. J'ajoute que ce n'est pas mon avis.

(1) *Fondements de la métaphysique des mœurs*, trad. Lachelier, p. 24.

(2) *Le mystère du devoir*, N. S., t. I, n° 3 (1913). — Voir aussi *Les conditions psychologiques de l'obligation de conscience*, Année psychol. xviii, p. 113 (1912).

Une troisième proposition complètera notre description du respect en précisant les effets de ce sentiment : le respect inhibe, restreint, l'activité de celui qui le ressent. Il n'est pas, en soi, dynamogène, créateur de forces, comme la joie ; il n'est pas explosif comme la colère. Il faut plutôt le rapprocher, à ce point de vue, de la peur, ou de la mélancolie.

Cela ressortirait clairement d'une étude sur la façon dont s'exprime notre sentiment. Le respect spontané de l'enfant est le plus instructif ; les marques s'en confondent avec celles de l'étonnement : silence, immobilité, bouche bée. Les attitudes du respect commandé, dans les diverses civilisations, sont significatives aussi : pour conventionnelles qu'elles semblent, elles ne sont que l'exagération d'expressions instinctives. Voyez le soldat au garde-à-vous : ce silence voulu, cette immobilité qu'on s'applique à rendre parfaite, parlent un langage très clair : l'inférieur, le respectueux, ne déployera aucune activité spontanée, sa puissance d'action est aux mains de son supérieur.

Et dans les gestes, si variés, par lesquels s'exprime le respect, de bons auteurs découvrent des « survivances » de rites plus compliqués qui, tous, avaient la même signification. La tête qui s'incline, c'est un reste du prosternement par lequel l'individu anéantissait ses facultés d'initiative ou de résistance ; la droite levée, c'est, nous dit-on, une façon de faire constater à celui qu'on salue que l'on ne tient pas d'arme dangereuse, etc. Quelle que soit dans le détail la valeur de ces interprétations, le sens général de ces « marques de respect » paraît évident.

Nous aurions ainsi abouti à cette description provisoire : « Le respect est — originairement — une disposition d'ordre affectif dans laquelle nous met la présence (ou la pensée) d'une personne déterminée. Il a pour effet d'inhiber, de suspendre, tous les modes de notre activité qui ne nous sont pas, ou ne nous ont pas été, suggérés par l'objet même de notre respect. »

Avant de chercher à apprécier les effets du respect et de nous faire une opinion sur sa valeur, disons quelque chose encore de l'origine de notre sentiment.

Il n'a pas une cause unique. Les personnes que nous respectons, et dont la présence, sans que nous nous en plaignions, ou même sans que nous nous en rendions clairement compte, inhibe notre activité, — les personnes que nous respectons sont de deux sortes : ce sont celles que nous craignons, et celles que nous aimons, et bien souvent nous éprouvons pour elles les deux sentiments à la fois. Tout différents qu'ils sont, l'amour et la crainte se mêlent et se concilient parfaitement, et dans ce domaine leurs effets coïncident.

On pourrait le faire voir par le dépouillement de cas individuels. Nous préférons en référer à deux expériences continuées à travers bien des siècles : celle des éducateurs et celle des âmes religieuses.

Les grands éducateurs d'abord. On pourrait en appeler beaucoup en témoignage, nous nous bornerons à citer une page trop peu connue du bon Rollin :

« Le Respect, sur lequel est fondée l'autorité dont je viens de parler, renferme deux choses, la crainte et l'amour, qui se prêtent un secours mutuel, et qui sont les deux grands mobiles, les deux grands ressorts de tout gouvernement en général, et en particulier de la conduite des enfans. Comme ils sont dans un âge où la raison n'est pas encore bien développée, ils ont besoin que la crainte vienne quelquefois à son secours, et prenne sa place. Mais si elle est seule, et que l'attrait du plaisir ne la suive pas de près, elle n'est pas longtemps écoutée, et ses leçons ne produisent qu'un effet passager, que l'espérance de l'impunité fait bientôt disparaître. De là vient qu'en matière d'éducation, la souveraine habileté consiste à savoir allier par un sage tempérament une force qui retienne les enfants sans les rebouter, et une douceur qui les gagne sans les amollir : *Sit rigor, sed non exasperans ; sit amor, sed non emolliens.* D'un côté, la douceur du maître ôte au commandement ce qu'il a de dur et d'austère, et en émousse la pointe ; « *hebetat aciem imperii* », c'est une

belle pensée de Sénèque ; d'un autre côté, la prudente sévérité fixe et arrête la légèreté et l'inconstance d'un âge encore peu susceptible de réflexion et incapable de se gouverner par lui-même. C'est donc cet heureux mélange de douceur et de sévérité, d'amour et de crainte, qui procure au maître l'autorité, qui est l'âme du gouvernement, et qui inspire aux disciples le respect, qui est le bien de l'obéissance et de la soumission : de sorte pourtant que ce qui doit dominer de part et d'autre, et prendre le dessus, c'est la douceur et l'amour. »(1)

Quant à la religion, où notre sentiment tient une place presque aussi grande qu'en éducation, elle nous montre également à sa racine les deux mêmes forces : *Amor* et *Timor*. Pour M. Salomon Reinach la religion est « un ensemble de scrupules qui font obstacle au libre exercice de nos facultés ». Chaque fois que ces scrupules seront associés à la pensée d'un être personnel nous pourrons parler de la religion comme d'un faisceau de respects. On a reproché à l'auteur d'*Orpheus* d'avoir ramené tous les cultes à des tabous fondés sur la crainte, alors que les religions supérieures s'épanouissent dans l'amour. On a eu raison, mais le rôle de notre sentiment dans l'expérience religieuse de l'humanité n'est pas notablement amoindri par cette remarque.

« L'amour parfait bannit la crainte », au dire de l'apôtre. (2) Mais c'est reconnaître que, pour peu qu'il ne soit pas parfait, il l'admet et l'implique toujours. Les mystiques vantent comme une expérience extraordinaire, comme une faveur rare, les moments où leur amour pour Dieu a réalisé une union si complète que toute trace de crainte avait disparu. L'amour terrestre connaît, lui aussi, des instants de cette béatitude. Mais, en dehors d'eux, une des caractéristiques de l'amour n'est-elle pas la crainte de déplaire à l'objet aimé ? En fait, cela n'est guère douteux, notre religion quotidienne baigne dans une atmosphère de respect, et tout ce qui l'en sort nous déconcerte.

(1) *De la manière d'enseigner*, L. vi, Part. 1, art. iv.

(2) I Jean iv, 18.

Je sais un petit garçon qui riait en faisant sa prière. Sa maman le reprit pour cela : « On ne doit pas rire, mon petit, quand on parle au bon Dieu », — « Pourquoi ? » répartit gravement l'enfant. Que répondre ? « Devenez, dit le Christ, comme de petits enfants ».

Dans toutes les confessions, des âmes atteignent à cet idéal par l'amour. *Ama et fac quod vis.* « La piété franciscaine, nous dit-on (1), va toujours, elle trouve que l'amour n'est jamais assez aimé... En général dans cette voie les âmes sont peu portées aux examens de conscience et quand elles en font par devoir, elles s'en acquittent assez mal... » Ces vies, ou ces moments, de communion parfaite avec le Père céleste, sont comme l'achèvement et la cause finale de toute l'ascension religieuse et chrétienne.

Ainsi l'on ne peut pas sans doute en toute rigueur définir la religion par le respect, mais la place que ce sentiment tient en fait dans l'expérience religieuse des hommes n'en confirme pas moins de façon frappante ce que nous savons par ailleurs de ses origines, la crainte et l'amour.

Comment nous expliquer cette équivalence de l'amour et de la crainte ?

Une école contemporaine, celle de Freud, en a donné des raisons biologiques : la crainte et l'amour seraient deux formes, de très bonne heure différenciées, d'un sentiment unique. Très vite, les « *affections* » du petit enfant se teintent en deux couleurs complémentaires : la crainte exprime naturellement sa relation à son père, l'amour dont l'évolution ne s'achèvera que plus tard, caractérise ses rapports avec sa mère. Ces sentiments primitifs sont, d'ailleurs, au cours de la vie, transférés en raison d'associations d'idées très diverses à un grand nombre de nouveaux objets redoutés ou recherchés.

Examiner cette théorie, très riche, nous entraînerait trop loin. Sans que nous prétendions l'écartier, une constatation

(1) Le P. UBALD D'ALENÇON, *L'âme franciscaine*. Revue de philosophie, 1913, p. 286.

beaucoup plus simple suffira à notre objet actuel. Dans l'amour et dans la crainte on discerne un élément commun : l'admiration.

Il est piquant de retrouver ici Descartes et Pascal (1). « Le mouvement des esprits, dit le premier, qui excite cette passion [le respect] est composé de celui qui excite l'admiration, et de celui qui excite la crainte. » (2)

Et le second : « Le premier effet de l'amour est d'inspirer un grand respect ; l'on a de la vénération pour ce qu'on aime. Il est bien juste : on ne reconnaît rien au monde de grand comme cela. » (3)

On nous accordera sans peine cet élément commun d'admiration, car on a compris que, pas plus que Pascal, nous n'appelons *amour* tout ce qui dans certaine littérature va sous ce nom. Si un amour fait tout entier de désir n'implique aucune admiration, il n'impose non plus aucune retenue. De même, sans insister sur des distinctions de mots que notre âge prise moins que celui de Descartes et de Spinoza, la *crainte* n'est pas identique à la *peur*. Un fou furieux qui me menace, un animal qui se déchaîne contre moi, ne me laissent, pour autant que je suis sous l'empire immédiat de la peur, aucune faculté d'admirer leur force. Dans la crainte, dont l'objet est un peu plus lointain, il peut y avoir place pour la représentation de certaines valeurs.

Ainsi aux origines de ce sentiment inhibitoire, le respect, nous trouvons un autre sentiment plus primitif encore : une admiration ressentie pour quelqu'un qu'on aime ou qu'on redoute.

Pour se faire une opinion sur la valeur du respect, il faut évidemment en considérer les effets.

Les effets individuels d'abord.

(1) Et saint Thomas aussi : « *Honor, qui est quaedam recognitio excellentiae alicuius* », *Op. cit.*, q. 102, art. 2.

(2) *Loc. cit.*

(3) *Discours sur les passions de l'amour*, Petite éd. Brunschvieg, p. 132. Plus loin, p. 134, on lit : « La raison et l'amour doivent être si bien proportionnés qu'ils se soutiennent sans que le respect étouffe l'amour. »

Il en est de nettement fâcheux. Dans son *Précis de psychologie*, William James raconte l'anecdote suivante empruntée à Huxley. Un vieux soldat retraité emportait chez lui son dîner, quand un mauvais plaisant, dans la rue, lui cria tout à coup : « Garde à vous ! Fixe ! » Aussitôt les mains du vieux de tomber le long du corps laissant glisser au ruisseau mouton et pommes de terre. L'habitude du respect peut jouer de ces tours-là. L'incident qui, il y a quelques années, popularisa le nom de Köpenick en est un cas typique.

Et, remarquez-le, ce n'est pas toujours celui qui est paralysé par le respect qui supporte les conséquences, parfois fâcheuses, de cette inhibition. Celui-là même qu'il respecte peut en souffrir aussi. On connaît le récit de J.-J. Rousseau :

« Un jour nous nous promenions le long de l'Isère, dans un lieu tout plein de saules épineux. Je vis sur ces arbrisseaux des fruits mûrs ; j'eus la curiosité d'en goûter, et, leur trouvant une petite crudité très agréable, je me mis à manger de ces grains pour me rafraîchir ; le sieur Bovier se tenait à côté de moi sans m'imiter et sans rien dire. Un de ses amis survint qui, me voyant picorer de ces grains me dit : « Eh ! monsieur, que faites-vous là ? ignorez-vous que ce fruit empoisonne ? — Ce fruit empoisonne ! m'écriai-je tout surpris. — Sans doute, reprit-il, et tout le monde sait si bien cela que personne dans le pays ne s'avise d'en goûter. » Je regardais le sieur Bovier et je lui dis : « Pourquoi donc ne m'avertissiez-vous pas ? — Ah ! monsieur me répondit-il d'un ton respectueux, je n'osais pas prendre cette liberté. » (1)

Au vu de tels accidents nous ne nous étonnons pas que le grand ennemi du respect, et des inhibitions ancrées dans l'individu par les usages et la tradition, soit le raisonnement ; le raisonnement utilitaire en particulier. Xénophon a beau nous rapporter les entretiens dans lesquels Socrate démontrait aux jeunes gens leur devoir d'être reconnaissants envers leurs parents ; en leur enseignant que « le bien c'est l'utile », en soumettant à la critique de son rationalisme les usages

(1) *Les rêveries du promeneur solitaire*, VII^e Promenade.

et les traditions d'Athènes, il ruinait en eux les fondements du respect pour tout ce que les bourgeois athéniens jugeaient respectable. Et, sur ce point, son œuvre coïncidait avec celle des sophistes. (1)

Les âges où l'on raisonne beaucoup et où l'on se préoccupe beaucoup d'utilité, sont, par excellence, ceux où les vieillards constatent que l'on ne respecte plus rien.

Et cela nous amène à considérer les effets du respect, non pour tel ou tel individu, comme nous faisions tout à l'heure, mais pour la société petite ou grande, pour la famille ou pour l'Etat.

L'effet social du respect est, essentiellement, d'assurer la continuité. Dans la famille, il soumet les jeunes aux vieux. Dans l'Etat, il est hostile aux brusques révolutions. Pour reprendre un joli mot, plus profond qu'il n'en a l'air, le respect « ne veut pas d'autres changements que ceux qui ont toujours existé ». Toutes les sociétés sont intéressées au respect: les tribus primitives l'assurent par les cérémonies d'initiation, l'Eglise par l'instruction religieuse, les républiques démocratiques par l'école gratuite et obligatoire. A l'Etat — qui est à vrai dire juge et partie — cette continuité apparaît indispensable et le respect acquiert à ses yeux, de par ses effets sociaux précisément, une exceptionnelle dignité. Un Etat a beau être fondé comme la Suisse des Waldstätten, ou comme la République française, sur des révolutions fort peu respectueuses, il ne peut que prôner le respect: suffragettes et anarchistes n'auront pas là meilleure presse qu'ailleurs. Toute la « civilisation », pour user d'un mot commode et vague, y paraît intéressée. « On ne peut, écrivait Auguste Comte, sans la vénération ni rien apprendre, ni même rien goûter, ni surtout obtenir aucun état fixe de l'esprit comme du cœur, non seulement en morale ou

(1) Il est vrai que d'autre part sa vie, obstinément dévouée à la recherche du vrai, fondait en ses disciples un respect nouveau pour la pensée libre. Nous reviendrons sur ce point.

en sociologie, mais aussi dans la géométrie ou l'arithmétique » (1). Que la question se pose pourtant de la valeur de cette continuité sociale et, partant, de la valeur du respect qui l'assure, — c'est ce que nous savons bien.

Pourquoi, dans la famille, les jeunes seraient-ils inhibés par les vieux, et se sacrifieraient-ils à eux ?

L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte ;
 Quand, trois filles passant, l'une dit : « C'est grand honte
 Qu'il faille voir clocher ainsi ce jeune fils,
 Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
 Fait le veau sur son âne et pense être bien sage. »

Si les filles pensent ainsi en voyant les jouvenceaux, les mères ne sentent pas autrement en présence de leurs enfants. Faut-il rappeler *La course au flambeau* ou les articles qu'une grande revue française donnait naguère sous ce titre : *Sa Majesté l'Enfant* ?

Dans l'Eglise, dans toutes les Eglises, le problème est, par instants, singulièrement troublant. Un Fogazzaro, un P. Lagrange et tant d'autres méritent-ils d'être loués pour le respect dont ils ont fait preuve ?

Dans l'Etat enfin, il y a toujours eu des hommes pour contester à l'Etat le droit qu'il s'arroge d'exiger un respect inconditionné. Sans les révoltes de l'individu nouveau contre la masse ancienne, pourrait-on espérer encore une marche en avant du corps social ?

II

Nous sommes ainsi contraints à des jugements de valeur que nous ne pouvons porter sans y faire intervenir toute notre conception de la vie et du monde. De quelque côté que nous nous tournions, deux voies s'offriront à nous, entre lesquelles nous choisirons pour ou contre cette conti-

(1) Lettre à Dix-Hutton (1855).

nuité sociale, par un acte de volonté, au nom de préférences moins raisonnées qu'instinctives.

Ainsi nous trancherons contre le respect ou pour lui, suivant que nous serons rationalistes ou non. Si tout dans la conduite humaine peut et doit être soumis au contrôle de la raison, le respect et les inhibitions irraisonnées qu'il implique ne sauraient entrer dans le cadre de notre morale. Un Spinoza, par exemple, ne saurait faire l'éloge du respect, pas plus que de la pitié, du repentir, ou de n'importe quelle autre « affection ». Il ne peut que le condamner, avec des circonstances atténuantes à vrai dire. Rapprochant le respect de l'humilité et du repentir, il écrit :

« Comme les hommes vivent rarement d'après les principes de la raison... s'il faut pécher, il est préférable de pécher dans ce sens. Si les hommes impuissants d'âme étaient aussi tous orgueilleux, ils n'auraient plus honte de rien. Le vulgaire est effrayant s'il ne craint pas... » (1)

Si, au contraire, nous ne sommes pas rationalistes — si, contrairement à Socrate et à Descartes, nous tenons que la raison ne peut servir de guide exclusif ou suprême en matière de conduite — si le recours aux intuitions profondes nous séduit, ce sentiment universel du respect se légitimera sans peine à nos yeux.

Ou bien ce problème de valeur morale se posera encore comme un cas particulier du grand débat entre morales individuelles et morales sociales. Le bien que j'ai mission de poursuivre, est-ce mon bien, ou le bien de tous ?

« Il n'est pas étonnant, remarque encore Spinoza, que les prophètes qui se sont souciés, non de l'utilité de quelques-uns mais de l'utilité commune, aient tant recommandé l'humilité, le repentir et le respect. » (2)

En dépit de certaines apparences momentanées, les socialistes seront, demain, les plus intransigeants sur la question du respect.

(1) *Eth.*, IV, th. LIV sch.

(2) *Ibid.*

Avons-nous au contraire quelque sympathie pour un Max Stirner, ou pour un Nietzsche dans leur splendide isolement, nous ferons bon marché de la continuité sociale et du sentiment qui l'assure.

Ou encore nous pourrions faire intervenir, pour trancher le débat, l'épopée cosmique telle que nous nous la représentons dans son ensemble. Sommes-nous les hommes d'une théogonie, tenons-nous qu'à l'âge d'or a succédé un âge d'argent, à un âge d'argent un âge de bronze, à un âge de bronze un âge de fer ? Ceux-là nous seront vénérables qui nous apparaîtront plus proches des bons géants de jadis. Si la dégénérescence est une loi, ceux-là sont meilleurs que nous qui, un peu moins longtemps que nous, en ont subi le poids. Respectons les anciens.

Nous enchantons-nous au contraire du mythe du progrès ? Nous dirons alors avec Pascal :

« Toute la suite des hommes pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et apprend continuellement : d'où l'on voit avec combien d'injustice nous respectons l'antiquité dans ses philosophes. » (1)

Ainsi cette question de la valeur morale du respect enveloppe toute une philosophie.

— Nous proposera-t-on d'éviter un effort de pensée et un choix douloureux en nous réfugiant dans la Révélation ? Ce serait en vain. Le recours à une autorité spirituelle ne saurait favoriser le mécanisme au dépens de la réflexion.

Voyez plutôt. Sans doute il y a une parole du Décalogue : « Honore ton père et ta mère », que saint Paul rappelle et, ailleurs, développe de façon à commander le respect à toutes les autorités établies : « Craignez Dieu, honorez le roi ». Jésus lui-même déclare qu'il n'est pas venu « abolir la Loi mais l'accomplir ». Ainsi la continuité sociale et le respect paraissent couverts de son autorité.

(1) Ed. cit., p. 80.

Mais comment négligerions-nous d'entendre, à côté du cinquième commandement de Moïse : « *Honore ton père et ta mère* », cette autre parole, si caractéristique de la manière de Jésus, et si révolutionnaire : « Pour être mon disciple, il faut *haïr* son père et sa mère. »

Qui croire et comment agir ?

III

Eh bien ! il me paraît que de la dernière parole que je viens de rappeler, une grande lumière peut jaillir. Elle impose à notre attention un fait dont nous n'avons pas encore tenu compte : plusieurs respects peuvent être rivaux et exclusifs l'un de l'autre. Respecter le Christ, ce peut être manquer de respect à son père ; respecter son père, ce peut être manquer de respect au Christ.

Si le respect, comme je le crois, suit l'amour d'une part et la crainte de l'autre, nous n'échappons presque jamais au respect. Le chevalier qui n'avait jamais eu peur, l'homme qui n'avait jamais aimé sont des personnages fictifs. Pour ignorer le respect, il faudrait ne sentir rien au-dessus de soi et n'avoir d'amour que pour soi-même : être une perfection d'orgueil et d'égoïsme. Je crois bien que Nietzsche a rêvé ce type d'homme — mais c'est là encore une fiction étrangère à l'humanité.

Nous n'échappons pas au respect, mais il y a respect et respect. Pour nous autres, qui ne sommes ni des surhommes, ni des héros de contes de fées, nous pouvons donc nous attendre, non seulement à ce que certains respects s'imposent à nous, mais à ce que plusieurs respects concurrents se disputent notre assentiment. Il y a pour l'homme des intérêts, des valeurs, physiologiques, biologiques, psychologiques, sociales, spirituelles, qui, dans le désordre de notre univers ne sont pas toujours en parfaite harmonie. Pour arriver au maximum de force physique, il faut mener une autre vie que pour atteindre à une ins-

truction encyclopédique, à une fortune colossale ou au triomphe de la virtuosité.

Aussi notre admiration — surtout cette admiration involontaire (1) qui crée le respect — va-t-elle à la fois à des personnes très diverses qui nous commandent des respects parfois contradictoires (2).

Il faut essayer de voir clair dans nos respects. Tous nous inhibent, mais tous ne le font pas de la même façon. Ceux qui sont nés de la crainte nous paralysent sans qu'il y ait à cet arrêt d'expansion compensation aucune. L'amour nous arrête d'une part, mais il nous stimule aussi. Il n'empêche pas seulement de rien faire qui puisse peiner celui qu'on aime ; il incite surtout à lui faire plaisir ; il fait naître, au total, plus de forces qu'il n'en supprime.

On peut, sans qu'il y ait aucune équivoque, parler tantôt du respect que les enfants ont, et doivent avoir, pour les parents, tantôt — avec Juvénal — de celui que les parents ont, et doivent avoir, pour leurs enfants. Les effets en sont comparables ; les enfants sont inhibés par leurs parents comme ceux-ci par leurs enfants : il y a des choses qu'on ne fait pas, des paroles qu'on ne dit pas devant eux, par respect.

Et la distinction entre le bon et le mauvais respect se fait, dans les deux cas, en vertu du même principe. Si nous sommes arrêtés par la crainte, crainte des protestations, peur des « scènes », notre respect de l'enfant ne vaut rien ; mais celui qu'il nous témoignerait pour des raisons pareilles ne vaudrait pas mieux. Si nous sommes arrêtés par l'amour que nous portons à ce qu'il y a de meilleur dans nos fils, notre respect au contraire nous élève et nous enrichit — et il en va de même pour lui.

(1) Cf. THOMAS AQ., *op. cit.*, q. 81 art. 2. « Revereri est actus timoris, qui est donum ». *Donum* par opposition à *virtus* marque une disposition d'esprit où l'homme n'a pas de *mérite*, où il est passif.

(2) THOMAS, *op. cit.*, q. 104 : « Reverentia directe respicit personam excellentem et ideo secundum diversam rationem excellentiae diversas species habet. »

Ainsi je ne vois pour ma part pas d'autre solution au problème moral du respect que la suivante. Nous accepterons de respecter quelque chose ou plutôt quelqu'un. Nous ne dirons pas : « Ni Dieu ni maître. » Mais nous nous efforcerons de voir clair dans les motifs de notre respect ; nous le critiquerons en établissant pour nous-même des ordres de grandeur et en sériant nos respects en conséquence. Quand la question du respect se posera devant nous, nous critiquerons nos sentiments instinctifs ou habituels au nom de notre idéal ; nous nous demanderons ce que nous respectons dans l'objet de notre respect et nous répudierons les respects inférieurs.

Mais plutôt que de prolonger cette analyse, illustrons-la. Des pages d'un vieil incunable qui contient la *Légende dorée*, j'ai pris plaisir à transcrire ce qui suit :

Christofle fut Cananéen par lignaige et fut de très grant stature et avait le visaige espouvantable. Et si avait douze couldées de long. Et si, comme l'on dit en aucuns gestes, quand il estait avecques le roy des Cananées, il luy vint pensée que le greigneur prince du monde serait quis de luy (1), et qu'il irait demourer avec lui et lui obéirait. Lors vint à un très grant roy duquel la grande renommé générale estait que c'estait le greigneur prince du monde. Et quand le roy le vit il le reçut volentiers et le fist demourer avec luy en la court. Une fois advint que un jangleur chantait devant le roy une chanson en laquelle il nommait souvent le diable. Et quand le roy ouyait nommer le diable, il faisait tantost le signe de la croix en sa face car il estait crestant. Et quand Christofle luy veait ce faire il estait tout esmerveillé quel signe ce pouvait estre et pourquoy il le faisait et lui demanda ; et, pourceque le roy ne luy voulait dire, il dist : Se tu ne le me dis, je ne demouray plus avecques toy ; et lors le roy lui dist : Toutes fois que je ouye nommer le diable je me doube que il ne preigne puissance sur moy et que il me nuyse, et fais ce signe. Et Christofle lui dist : Se tu doubtes le diable que il ne te nuise (2), doncques est-il plus puissant et plus grant

(1) De querir le plus grand seigneur du monde.

(2) Si tu redoutes que le diable te nuise.

de toy, je fus doncques déçu de mon espérance car je cuydaye avoir le plus puissant et le greigneur du monde; mais à Dieu te commans car je vueil querre pour estre mon seigneur et que je soye son serviteur. Et lors se partit de ce roy et se hasta de querre le diable. Et si comme il allait parmy un grant désert il vist une grande compagnie de chevaliers desquels un chevalier cruel et horrible vint à lui demander où il allait. Et Christofle lui respondit: Je vaie querre monseigneur le diable pour estre mon maistre et seigneur. Et le diable luy dist: Je suis celuy que tu quiers. Et lors fust Christofle joyeulx et se obligea à estre son serviteur perpétuel et le print à estre son seigneur. Lors si comme ils allayent ensemble parmy un grant chemin commun, ils trouvèrent là une croix dressée. Et tantost comme le diable vist cette croix il fut espouvanté et s'en fuyt et laissa la voye droicte et mena Christofle par un cruel désert. Et après ce qu'ils eurent la croix passée, il le mena en la bonne voye. Et quand Christofle vit ce, il s'en esmerveilla et lui demanda pourquoi il doutait tant qu'il avait laissé la pleine voye et estait allé par si aspre désert et il ne lui voulait dire en nulle manière. Et Christofle lui dist: Se tu ne le me dis, m'empartiray tantost de toy. Pourquoy le diable fut contrainct à luy dire et luy dist: Un homme qui est dit Christ fut pendu en la croix et quant je voy son signe je double forment et m'en fuys. Auquel Christofle dist: Doncques est-il plus puissant et greigneur de toy quand tu doubtes son signe, et je travaillay en vain, car je n'ai pas encores trouvé le greigneur. Va-t-en doncques, je te veuil laisser et querre celuy Christ.

Je ne veux pas profiter de la beauté prenante de ce vieux récit pour me soustraire au devoir de conclure. La poésie renferme des vérités profondes; encore n'est-il pas inutile, quand on aspire à penser en termes clairs, de traduire les symboles qui nous charment et nous émeuvent.

Voici ce que me dit la légende de saint Christophe :

On peut critiquer les sentiments de respect que l'on ressent, car tout respect ressenti est plus ou moins consenti. Mais critiquer un respect, c'est découvrir un respect plus grand et consentir celui-ci. Une vie ne vaut la peine d'être

vécue, elle n'est utile aux autres, elle ne nous apporte à nous-même (on connaît la fin de l'histoire de Christophe) la bénédiction, que si elle est dirigée par un sentiment que nous ne puissions plus discuter, par ce que j'appellerais un respect ultime.

Ce respect ultime — pour reprendre une dernière fois les termes de l'école — inhibe nécessairement en nous un grand nombre d'instincts et d'appétits qui ne se rapportent pas à lui, mais c'est néanmoins le sentiment dynamogène par excellence, il donne la force de traverser le fleuve grossi en portant sur ses épaules le monde, car ce respect-là ne peut être fondé que sur l'amour.

Nous n'avons pas l'intention d'aller plus avant. La façon toute psychologique dont nous avons conçu notre sujet ne le réclame pas de nous. Mais il nous sera bien permis cependant de faire allusion pour conclure à la façon dont s'est terminée cette « quête de Christofle » et celle de plusieurs de nos contemporains qui cherchaient avec lui « le greigneur prince du monde », celui qui put être l'objet d'un respect inconditionné.

Quand ils l'ont eu trouvé, cet idéal suprême : Beauté, Vérité, Justice ou Amour, — quand, devinant aux sentiments de leur cœur qu'il y avait là plus qu'une idée, une personne, ils lui ont demandé son nom — plusieurs de nos contemporains ont, à leur grande surprise, entendu la même réponse que le bon géant de jadis : « Christofle, ne te émerveille... Je suis Christ, ton roy, à qui tu sers en ceste œuvre. »

L'application de ces vérités à notre vie personnelle est si simple qu'il est à peine besoin de la faire.

Si nous sommes tenaillés par ce problème du respect, pensons à ceux qui viendront après nous et qui seront saisis de la même question par nous. Car si tous nous avons ressenti du respect, tous nous en inspirons aussi. Il n'y en a point parmi nous qui soit si chétif, si peu aimable, qu'il

n'inspire de respect à personne. Quels que nous soyons, il est autour de nous des petits qui regardent à nous.

Pour ces petits, mettons-nous au service d'un grand idéal. Respectons quelque chose et quelqu'un qu'ils puissent, après nous, respecter. De façon que le respect que nous leur inspirons, bien loin de contrecarrer celui qu'ils ressentiront à leur tour pour un idéal inconditionné, les y prépare au contraire. Soyons nous-mêmes si respectueux de ce qui est souverainement respectable, que nos enfants n'aient point à nous haïr pour devenir disciples du Maître qu'ils choisiront.

Pierre BOVET.
